

niers. Les balles sifflaient toujours et, parfois, touchaient juste. Quand le dernier homme et le dernier canon eurent franchi la rivière, Guy fit préparer la mine. Tout à coup sa monture s'abattit et il roula dans la neige.

—Hélas ! pensa-t-il tout en regardant le cheval battre l'air de ses sabots, la dernière fois que j'ai passé ici, c'étaient des baisers qu'on m'envoyait de là-haut. Pauvre petite Jeanne ! pauvre maman !

—Gare la mine ! ça brûle ! crièrent les artilleurs en se repliant au pas de course, suivis du lieutenant.

Comme Guy s'engageait dans les bois avec ses hommes, pour rejoindre le gros, il sentit le long de sa jambe quelque chose de chaud qui coulait.

—Mais, mon lieutenant, dit un artilleur, vous êtes touché ? La neige est rouge là où vous passez.

—Ce n'est rien mon brave. La pauvre Cocotte en a eu plus que moi. Marchons !

Une minute après, le pont sautait.

Mais, cent pas plus loin, il tombait évanoui.

Le vieux nom ne devait pas s'éteindre encore ce jour-là. Vieuvicq, adoré de ses hommes, fut sauvé par eux. Quelques mois après il rentrait à l'école des ponts et chaussées, la boutonnière ornée du ruban rouge. Il en sortait, l'année suivante, avec le titre d'ingénieur. Le lendemain, il se faisait annoncer chez le directeur d'une des grandes compagnies de chemin de fer, ancien protégé de sa famille, un honnête homme qui avait conservé son rude langage de montagnard franc-comtois.

—Eh bien, camarade, demanda le personnage, qu'y a-t-il pour votre service ? Vous voilà sorti de l'Ecole. Qu'allez-vous faire ?

—Je viens justement en causer avec vous, monsieur. Je suis sûr que vous me donnerez un bon conseil. Une bonne place, chez vous, m'irait encore mieux.

—Mon cher, entendons-nous bien. Sans votre grand-père, qui a payé

ma pension au lycée de Besançon, je ne serais pas ici aujourd'hui. Je ne ferai donc que m'acquitter d'une dette en usant pour vous de tout mon pouvoir, qui n'est pas illimité, malheureusement. Si vous voulez entrer chez nous, à trois mille francs par an vous n'avez qu'un signe à faire.

—Mon Dieu, monsieur le directeur, pour commencer...

—Parbleu ! je crois bien ! cela vaut encore mieux que d'aller planter des sycomores le long des grandes routes. Dans quelques années vous arriverez à cinq mille et, un jour, vous vous éteindrez doucement, aux regrets de vos collègues, et aux appointements mensuels de mille francs ou environ. Voilà. Qu'en dites-vous ?

—Mais, monsieur, je dis que j'accepte, avec l'espoir d'aller un peu plus haut. Je n'ai jamais songé à faire ma carrière dans les emplois administratifs. Je veux, sinon rebâtir ma fortune, du moins gagner de quoi vieillir et mourir à Vieuvicq. Et permettez-moi de m'encourager de votre exemple.

—Oh ! doucement ! pas d'illusion. Je sais que vous êtes sorti avec un numéro supérieur au mien, qui n'avait rien de brillant. Mais je possédais sur vous un immense avantage : celui d'être le fils d'un garde forestier et non pas d'un comte.

—Allons, allons ! mon cher directeur, fit Guy en riant, nous n'en sommes plus là.

—Oui, je sais. Vous autres gens de l'ancien régime, vous rêvez, en ce moment, une nouvelle incarnation de l'aristocratie. Vous voulez nous battre ou nous égaler par votre mérite personnel, nous autres qui avons mis des siècles à obtenir qu'on s'inquiétât du nôtre. "Nous ne sommes plus colonels de naissance, dites-vous ? Nous serons les premiers à Saint-Cyr. La fortune du sol nous a échappé ? Nous deviendrons des millionnaires à la Bourse ou à l'usine." Peste, monsieur le comte ! Si vous réussissiez, vous devriez un beau cierge à ceux qui vous ont réveillés au bruit de la chu-